



Laurent Tommy-Martin

1924-1944



Laurent TM, quelques jours avant son incorporation
Tout juste **19 ans**

Parcours militaire

Mercredi 13 octobre 1943 **Tunis**

Départ de Tunis en train (« chevaux en long 8 – Hommes 40 »), arrivée à Souk-el-Arba à une quarantaine de km de la frontière algérienne. Laurent fait partie de la 1^{ère} compagnie d'Instruction d'Infanterie.

Octobre, Novembre, Décembre 1943 **Souk-el-Arba**

« On a demandé les candidats aux pelotons de Cherchell et il se peut que je ne reste pas longtemps ici. En attendant, nous avons ici des journées bien remplies : hébertisme, exercice, théorie, marches. Nous sommes peut-être une centaine, mais je ne suis en rapport qu'avec les trente camarades de ma section et ceux de ma chambrée. Ce sont de braves garçons en général ; la mentalité est très primaire, la moralité doit être considérée avec indulgence si l'on ne veut pas trop la réprover » (*Lettre à sa sœur M.R Penet du 4-11-43*)

« Ici, je continue à travailler avec application : la journée est en général assez pénible et l'ordinaire n'est pas toujours très abondant ... Je fais mes classes à pied. Je suis bien vu de mes chefs (il m'est arrivé de remplacer le caporal dans la chambre ou à l'exercice) et je m'entends

bien avec tous mes camarades à qui je ne manque pas de rendre tous les services d'usage, et qui en échange sont toujours bien braves avec moi » (*Lettre à son frère Francis du 9-11-43*)

« Tâche de m'envoyer un colis pour Noël, cela servira à me faire oublier que pour la première fois je ne serai pas au foyer familial pour poser ma chaussure devant la cheminée » (*Lettre à sa sœur M.R Penet du 15-12-43*)

Lundi 20 Décembre 1943 **Aïn-Draham**

Laurent est muté à la 5^{ème} Compagnie d'Aïn-Draham, plus près de la mer et de la frontière algérienne. Il suit un peloton d'élèves-caporaux dans lequel il est classé 2nd sur 150.

« Grâce au ciel, nous n'en avons plus pour longtemps à rester ici, car je suis sursaturé de travail : je dois veiller au service intérieur d'une section de plus de trente hommes, séparés en deux chambrées ; fonctionnaire-caporal, élève-caporal, chargé de diriger les corvées d'armement ; depuis le réveil jusqu'au coucher, je suis en butte à de perpétuelles récriminations, je reçois des ordres incohérents, je harcèle ceux qui manquent d'ardeur au travail, je distribue le café et la soupe à toute ma section, je dirige les rassemblements, je réponds à l'appel ; enfin il faut toujours que je pense à quelque chose ». (*Lettre à sa sœur M.R Penet du 11-1-44*)

« Avez-vous eu des nouvelles d'Abel ? Je présume qu'il ne va pas s'éterniser en Afrique équatoriale ; le développement de la participation française aux opérations d'Italie va sans doute nécessiter le rassemblement de toutes les troupes disponibles ; je ne serais pas fâché si ma classe était engagée en ligne ». (*Lettre à son frère Francis du 21 janvier 44*)

Récit de sa cousine Simone Wallon qui a rencontré Laurent à Paris fin août 44

« Je l'interrogeai sur ce qui lui était arrivé depuis un an. Et il me raconta comment il avait fait l'an dernier (donc en 1943) quatre mois d'entraînement intensif dans la montagne, de septembre à janvier, à la frontière Algéro-tunisienne, exactement à Aïn Draham.

« Oh ! disait-il en faisant la grimace à ce souvenir, on a mené une vraie vie de chien »

« Qu'est-ce que vous faisiez ? »

« De l'exercice, des marches par tous les temps ... il fallait courir, camper dans la neige ... Il faisait un froid et un vent terribles ! On a terminé la période d'instruction par des grandes manœuvres avec tir réel, qui ont duré plusieurs jours. Et on était tout de même pas trop mal préparé, puisque, bien que nous ayons des mitrailleuses et le canon qui tiraient juste au-dessus de nos têtes pendant que nous avançons en rampant, il n'y a pas eu un seul accident ! Ça faisait quand même une drôle d'impression d'entendre ça vous passer si près, surtout pour les voltigeurs ... Après, nous avons eu une permission que j'ai passée à Radès ».

Le 20 Février 1944 **Alger**

Laurent est affecté au Centre Organisateur du Génie n°35, à Hussein Dey près d'Alger, où il reste pendant un mois dans des conditions d'existence meilleures qu'en Tunisie. Il se porte

alors volontaire pour la Division Leclerc en cours de formation au camp de Skhirat près de Rabat.

Le 24 mars 1944 Skhirat

Laurent arrive au Maroc. Il est incorporé dans la 2^{ème} D.B installée au bord de l'océan, au camp de Skhirat. Là se trouvent les anciens camarades de combat d'Abel Tommy-Martin, venus du Tchad à travers la Lybie et la Tunisie. Laurent est nommé officiellement Caporal, mais il n'entre pas en fonction immédiatement, car il est nommé chauffeur d'engin chenillé (« Halftrack ») pour convoier le matériel de la 2^{ème} D.B dans un détachement précurseur partant pour l'Angleterre sous les ordres du **Capitaine Fonde**.¹



Le 9 avril 1944 (Jour de Pâques) **Casablanca**

Le détachement précurseur s'installe sur le terrain des Roches Noires près du port de Casablanca, tandis que le gros de la 2^{ème} D.B ne s'ébranlera qu'un mois plus tard.

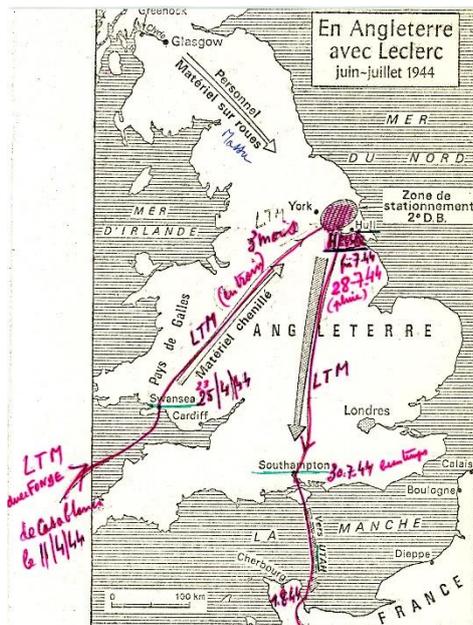
Lundi 10 avril

Préparatifs d'embarquement.

Mardi 11 avril :

11h arrivée des détachements au quai d'embarquement où accostent 17 L.S.T (Landing Ship Tank). 15h30 : tout le matériel est embarqué par les gueules grandes ouvertes des L.S.T qui s'ébranlent aussitôt pour l'Angleterre.

Voyage assez pénible, cap au nord. Alerte en Atlantique à la hauteur de La Rochelle, menace sous-marins. Intervention de l'escorte à la grenade anti-sous-marine.



Dimanche 23 avril **Swansea**

Arrivée et débarquement au port de Swansea dans le pays de Galles. Visite de la ville.

Mardi 25 avril **Hesse**

Départ par le train, engins compris. Les hommes sont dans des voitures confortables. Laurent est en 1^{ère} classe !

Installation au camp de Hesse près du port de Hull sur la mer du Nord, dans le Yorkshire.

« J'ai passé en tout plus de trois mois en Angleterre, ayant ainsi l'occasion de perfectionner la connaissance

¹ Cf « J'ai vu une meute de loups » du Capitaine Fonde. Le parcours suivi par Laurent y est décrit.

que j'avais de la langue de ce pays. J'ai aussi pu voir ce qu'était un pays en guerre, quelque chose qu'on n'imagine pas en France : les enfants, filles et garçons, à l'usine dès l'âge de 14, voire de 13 ans. Les jeunes gens de 15 ans suivant assidûment l'entraînement prémilitaire des « Cadets ». Mais tout cet effort s'accomplit dans une largeur d'idées admirable ; le travail quotidien fini, la population oublie ses fatigues en allant au cinéma ou au bal ; on danse tous les soirs au « Townhall » de chaque petite ville anglaise. Malgré la mobilisation totale de la main d'œuvre, l'Anglais a su conserver la façade en maintenant les cités dans un état de propreté et d'ordre, inconnu dans les provinces françaises. Le téléphone à tous les coins de rue, dans la moindre bourgade de campagne, les sociétés de taxis dans les villes, la voiture de louage dans chaque hameau, les réseaux de « bus » avec les célèbres impériales, les innombrables policemen coiffés du casque traditionnel : tout cela donne l'impression de la nation civilisée par excellence. Le chaleureux accueil reçu par les troupes françaises en Grande-Bretagne nous a été d'autant plus sensible, eu égard à l'opinion qu'on se faisait du soldat britannique d'après sa conduite en Afrique du nord. Je crois que je n'oublierai pas de sitôt ma période militaire en Angleterre ». (Lettre à son père Jean TM du 30-9-44)

Le 31 Mai 1944 **Hull**

Arrivée du reste de la 2^{ème} D.B au camp de Hull. Laurent réintègre la 13^{ème} Compagnie de Génie.

Mi-Juillet 1944 **Hull**

Laurent est nommé Caporal-Chef.

Fin Juillet **Southampton**

Départ pour le port de Southampton sur la Manche. Inspection finale.

Dimanche 30 Juillet 1944

Embarquement pour la France.

INDICATIONS CONVENTIONNELLES		C P	
Collationnement	T C	Poste restante	R P
Expres payé	X P	Réponse payée	R R
Faire suivre	F S	Télégraphe restant	T R

Dans les dépêches imprimées en caractères romains par l'appareil télégraphique, le premier nombre qui figure après le nom du lieu d'origine est un numéro d'ordre, le second indique le nombre des mots taxés, les autres désignent la date et l'heure de dépôt. Dans les télégrammes provenant de pays appartenant au régime extra-européen, le numéro d'ordre et les indications de dépôt peuvent être omis.

L'Etat n'est soumis à aucune responsabilité à raison du service de la correspondance privée par la voie télégraphique (Décret du 11 juin 1888).

de 5.0 N° 14/17 Mots 26 Dépôt le 10 7/44 à 00 h. 00

attends impatiemment nouvelles revue colis
amour type Pipes affectueux soutien

S. J. 842/16 B.P.M.6 Caporal Laurent Tommy Martin *2772. C.*
Mabroule

Télégramme du 7 juillet 44, de Laurent TM à sa sœur Henriette en Tunisie

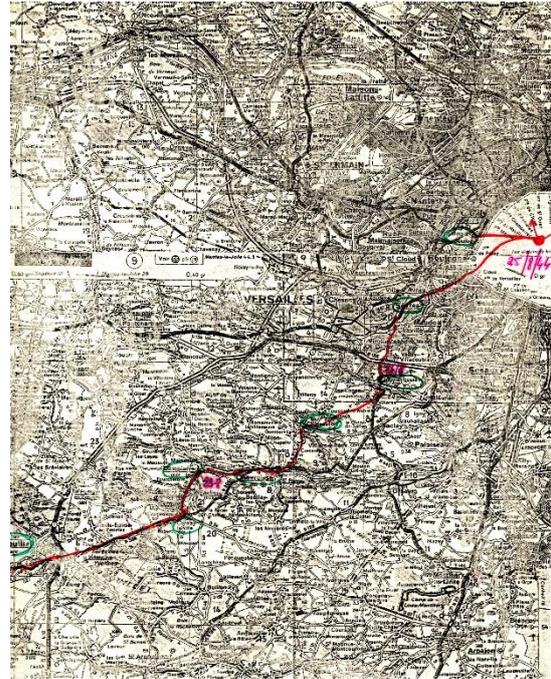
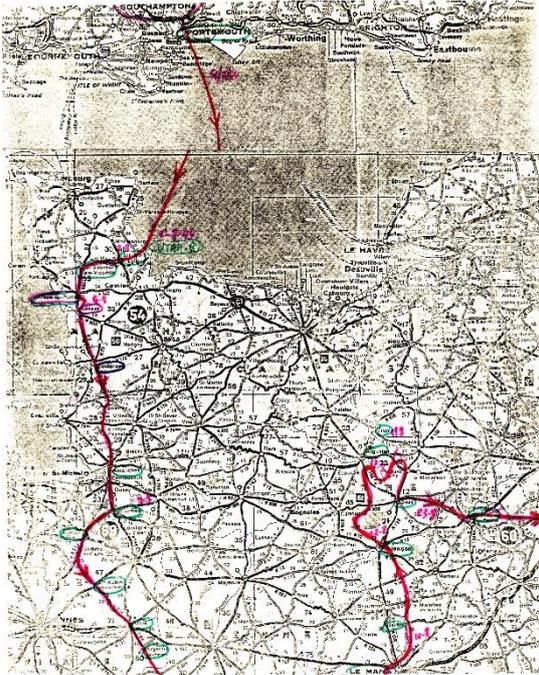
Début Août et mi-Août : Campagne de Normandie

1^{er} Août 1944

Débarquement au port artificiel de Utah Beach dans l'Est du Cotentin. Arrêt de quelques jours au Nord de Coutances

Établissement d'un pont sur la Sarthe au Nord du Mans le 9/08. Bataille d'Alençon.

Accrochage assez dur près d'Argentan vers le 17/08. Le Génie avancé participe au combat.



Portsmouth, Utah Beach, Coutances, Avranches, Vitré, Le Mans, Alençon, Argentan, Rambouillet, Paris

Récit de sa cousine Simone Wallon

Comme je lui demandais s'il s'était beaucoup battu, il répondit :

« Non, sauf à Argentan où nous avons perdu la moitié de nos effectifs. Le reste du temps, les Allemands partaient un ou deux jours avant que nous arrivions, ne laissant pour les couvrir que quelques troupes de choc, SS ou autres, qui avaient mission de ne se rendre qu'à des troupes régulières, ce qu'ils faisaient s'ils ne parvenaient pas à décrocher à temps ».

Libération de Paris.



Half-track CASABLANCA, rue Paul Doumer à Paris, 8h30 le 25 août 1944

Passage de Laurent Tommy-Martin à Paris, fin août 1944

Récit de Tonio Delattre son cousin germain (19 ans)

Vendredi 25 août 1944

Depuis l'aube, une colonne de blindés de l'armée Leclerc entre dans Paris par la porte de Saint-Cloud, remonte avec fracas l'avenue Mozart et l'avenue Paul Doumer, débouchant sur l'esplanade du Trocadéro.

Toutes les fenêtres sont pavoisées et garnies de têtes curieuses, malgré l'heure matinale. Des regards interrogateurs scrutent les visages joyeux des soldats. Ils viennent tous d'Afrique du Nord : petits arabes vifs au teint basané et aux yeux perçants, jeunes Français au teint bronzé par leur séjour au pays du soleil ; tous hument avec joie l'air matinal de la capitale qui s'éveille et s'apprête à leur faire fête.

La place du Trocadéro où s'arrête momentanément la brillante Armada est encore à peu près déserte. Chars, jeeps, camions, motos se rangent tant bien que mal le long des trottoirs. Quelques civils particulièrement curieux apparaissent et s'approchent, souhaitant la bienvenue aux soldats. Les questions fusent de toutes parts. Certains cherchent un frère ou un fils, de jeunes femmes s'enquièreent de leur mari ou de leur fiancé.

Au milieu de tout ce brouhaha un soldat hèle un civil :

« Pardon Monsieur, cela ne vous gênerait-il pas de me porter un mot 88 avenue Mozart ? »



Brockway du Génie, chaussée de la Muette à Paris, 19h30 le 25 août 1944

L'homme trop heureux d'une telle mission, accepte et prend le papier griffonné à la hâte que lui tend le soldat. Monsieur et Madame Lebel sont bien surpris de recevoir ce mot signé : Caporal-chef Tommy Martin, leur annonçant l'arrivée à Paris de ce dernier.

« C'est Laurent ! »

« Mais non, c'est Francis ; Laurent doit être plus que caporal ! »

« Mais ce n'est pas possible que Francis soit déjà dans la guerre »

Les suppositions vont leur train. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a un Tommy Martin à Paris. Le téléphone est mis aussitôt à contribution.

« Allô, ... Mme Rivière... »

« Allô, ... Mme Courbe... »

La bonne nouvelle se propage dans la famille.

Samedi 26 août

Vers 16h, en rangs serrés, les familles Jean Rivière et Thillaye descendent l'avenue Wagram venant des Champs-Élysées où elles avaient été voir le défilé de De Gaulle. Place des Ternes, un certain nombre de camions de l'armée Leclerc sont stationnés. Sur l'un d'eux, écrit à la craie, on pouvait lire cette inscription :

TUNIS-BERLIN

Tiens, ces soldats viennent de Tunis ; aussitôt le groupe familial se rapproche.

« Connaissez-vous le caporal-chef Tommy Martin, s'il vous plaît ? »

« Tommy Martin, mais je pense bien, il est sur le camion là-bas ! »

Aussitôt la famille se précipite :

« Mais c'est Laurent ! »

Hé oui c'est lui ; debout sur son camion, tenant un bébé dans les bras, il reçoit en souriant les ovations de la foule contenant mal sa joie et son excitation.

« Tiens, l'oncle Jean ! » s'exclame Laurent avec son léger accent méridional. Cette première reprise de contact avec la famille fut bien joyeuse. Laurent distribuait à ses cousines

son stock de bonbons. Afin qu'il vit toute la famille, l'oncle Jean invita Laurent à venir déjeuner le lendemain avenue de Villiers.

« Je ne sais pas si je pourrai venir, car on va peut-être repartir, mais je ferai tout mon possible. »

Rentré avenue de Villiers, oncle Jean invite toute la famille à venir prendre le café le lendemain ... avec Laurent !

Dimanche 27 août 1944

Après le déjeuner, c'est grand branle-bas rue de Paradis. Les familles Courbe et de Lattre s'ébranlent pour aller voir Laurent avenue de Villiers ; c'est que, le métro étant fermé, il faut faire la route à pied. Claude et moi prenons les devants et arrivons les premiers chez oncle Jean. Dans l'entrée, sur un fauteuil, sont posés un casque, une carabine, un ceinturon avec cartouchière et gourde ; nous regardons avec respect cet attirail guerrier et nous entrons au salon.



Laurent est alors sur le balcon, causant avec oncle Jean et Gilles. Au premier abord je suis dérouté ; je vois devant moi un soldat à grosses moustaches revêtu de l'inélégant uniforme américain, mais malgré tout c'est toujours bien le même ; il me fait l'effet d'être moins grand que lorsque je l'avais vu pour la dernière fois en 1939 et il a pris un léger accent méridional.

Il nous parle alors avec assurance de la guerre ; il nous raconte sa mobilisation, son instruction en Algérie, sa traversée jusqu'en Angleterre, enfin ses trois mois de stationnement dans le Yorkshire, son débarquement à Sainte Mère Eglise et sa campagne de Normandie. Il a participé à la prise d'Alençon.

Il nous parle aussi de l'énorme effort de guerre de l'Angleterre et nous apprend une foule de choses très intéressantes à ce point de vue, et il nous déclare que nous, à Paris, nous sommes très heureux et avons beaucoup à manger et il nous fait un tableau sinistre des restrictions en Afrique du Nord.

3h. Le chauffeur du caporal-chef Tommy Martin vient le chercher car il est question de départ ; on envoie Béatrice avec du calva, pour donner à boire à l'adjudant qui attend en bas dans la voiture afin de le faire patienter, mais il faut se résoudre à mettre fin à cette agréable réunion. Claude et moi allons alors nous promener, et revenant vers les 5h vers l'avenue de Villiers, nous rencontrons Laurent qui lui aussi y revenait, le départ n'ayant pas lieu.

Après bien des difficultés, nous parvenons à le décider à venir dîner chez les Courbe. Faute de moyens de locomotion, nous faisons la route à pied, raccompagnant d'abord jusqu'à

la place Saint-Augustin une cousine d'Anne-Marie Arguillère qui, ayant fait la connaissance de Laurent en Tunisie, était venue le voir avenue de Villiers. Place Villiers, au moment de remonter sur sa bicyclette, cette jeune fille s'aperçoit que sa roue arrière est à plat. Laurent alors s'avancant vers le milieu de la place, arrêta un cycliste et lui demanda de regonfler le pneu ; ce dernier ne sachant trop quelle figure faire, s'empressa néanmoins d'exécuter l'ordre.

« Il regardait les mains dans les poches de son blouson le F.F.I regonfler avec ardeur le pneu » Anne-Marie Arguillère.

« Je ne me rappelle plus à propos de quoi Laurent parla des F.F.I : « Tu n'as pas l'air de les porter dans ton cœur ! » lui dis-je. « Ah, ça non ! Et personne dans l'armée. D'ailleurs, ajouta-t-il étonné que cela semble faire un doute ici, j'ai cru remarquer dans tous les endroits que nous avons traversés, qu'il en était de même pour tout le monde ». Simone Wallon

Avant de la quitter, Laurent laissa son insigne de la division Leclerc à cette jeune personne ; puis nous continuâmes notre route Laurent, Claude et moi.

C'est alors que nous avons vraiment retrouvé le gai compagnon de nos vacances au Mesnil ; nous avons rappelé nos vieux souvenirs de Villiers, nos promenades à bicyclette et toutes les bonnes journées passées ensemble. Avant le dîner, nous fîmes subir à Laurent une séance de photos sur le balcon des Courbe.

Après le dîner, dans le noir, car l'électricité ne fonctionnait pas, le chauffeur vint avec sa « jeep amphibie » rechercher Laurent. Ils nous entretenirent encore longtemps de leur vie en Tunisie puis en Angleterre ; ils surenchérisaient sur tout ce qu'ils disaient, disant qu'à Paris nous n'avions jamais manqué de rien, tandis qu'en Tunisie on mourait de faim.

Vers 10h il fallut se quitter, mais Claude et moi voulûmes prolonger le plaisir de le voir et il nous emmena dans sa jeep ainsi que tante Jacquot qui dînait à la maison et devait rentrer chez elle. Nous déposâmes tante Jacquot à sa rue de l'Arcade puis nous allâmes chez les Rivière où Laurent avait rendez-vous. Pendant son rendez-vous, Laurent nous confia à son chauffeur : « Ne pique pas mes cousins ! » Ce fut alors une grande promenade en auto dans Paris endormi ; puis on vint reprendre Laurent avenue de Villiers et il nous déposa place Saint-Augustin.

Jeudi 31 août 1944

Laurent recevait ce jour-là ses cousins et amies au Bois de Boulogne. Malheureusement je n'ai pu y aller car j'étais retenu au collège. Je l'ai beaucoup regretté car ce fut une joyeuse réunion.

Le repas des Mercenaires



Mercenaires en souvenir de Salammbô.

Bâche à cause du mélange des nationalités et du souvenir de Carthage.

A droite : sur la branche , sergent Francoz. En dessous Guy Moulin apportant des couvertures. Allongé, aspirant Grandpierre avec ses photos. Face à l'arbre, Monique Arguillère.

A gauche : Monique Arguillère, allongée. Rosasa en tailleur, Soisik Murgue, cousine Arguillère, jupe évasée. Laurent TM debout. Assises dos à dos Anne-Marie de la Passe et Béatrice Rivière, cousine de Laurent.

Récit d'Anne-Marie Arguillère

Le jour du pique-nique qu'il avait organisé, il avait fait les choses en grand et invité son Aspirant. Quand nous sommes arrivées, l'herbe était un peu humide pour s'asseoir, mais ils étaient si courtois qu'immédiatement des couvertures surgir. Et Laurent comme d'habitude faisait les honneurs de la maison qui, en l'occurrence, était la forêt. Il s'élevait beaucoup contre l'idée ou plutôt le préjugé que les profanes avaient pour le Génie, « une arme de toute sécurité ».

J'étais sidérée de voir comme ils traitaient entre eux cette question de vie ou de mort avec flegme et sang-froid. « Elles ont plus peur que nous. Ah les civiles ! Mais c'est normal que nous parlions ainsi de la mort, c'est un élément aussi naturel et aussi familier pour nous que la pluie ou le vent »

Il était ferme dans cette conviction : « Mais voyons Anne-Marie, vous qui avez brillamment passé votre philo, vous savez aussi bien que moi pour l'avoir appris dans votre cours de Morale et de Métaphysique, qu'un sacrifice n'est jamais inutile et qu'il n'y a pas de joie complète, mais toujours mêlée de douleur. Si vous croyez qu'il ne faudra pas payer la victoire ! Nous sommes là pour ça. »



Photo de gauche prise par Mr Corbel : les trois mousquetaires Guy Moulin , Rosasa et Laurent Tommy-Martin. A droite, Laurent devant son halftrack, tenant dans ses mains une lettre familiale.

Suite du récit de Tonio Delattre

Vendredi 1^{er} Septembre 1944

Après le déjeuner au collège, je retrouve Claude pour aller le Bois de Boulogne voir Laurent. Une jeep nous prend et nous évite une bonne partie du chemin. Lorsque nous arrivons, Laurent est en train d'écrire à Henriette. Il nous montre son campement et son « Afrack » (*half-track*) dont il est le chef : c'est un camion blindé sur chenilles, portant une mitrailleuse lourde et 12 hommes plus un chef (qui est Laurent). Il nous montre tous les détails de cette voiture de 7 t et 70 chevaux qui peut emporter l'essence nécessaire pour faire 150km.

Il nous présente son aumônier² : grand abbé à barbe très sympathique et dont il est l'enfant de chœur.

Puis nous allons tous trois à Boulogne dans un café pour y avaler quelques pots et quelques verres de vin blanc. De retour au Bois, nous terminons l'après-midi au milieu de la nature. À 6h nous le quittons sans nous douter que c'était la dernière fois que nous le voyions.

Quelques jours plus tard, Laurent quittait Paris, se dirigeant vers l'est de la France.

² Abbé Fougerousse

Libération de Paris

Extrait d'une lettre de Simone Wallon³ à sa belle-sœur Claude Wallon

Paris

28 septembre 44

[...] Les Allemands sont partis une douzaine de jours avant l'arrivée des troupes françaises (car nous avons été délivrés par des Français, ce qui était très chic) ne laissant que quelques SS ayant pour mission de se rendre aux troupes régulières. Les F.F.I, F.T.P., etc. ont tirillé un peu partout en attendant leur arrivée et élevé quelques barricades. Les Allemands ont riposté. Il y eut suspension d'armes ; mais les communistes décidèrent qu'ils continueraient à tirer malgré tout. D'où rebagarre. En fait, à part quelques quartiers, comme au Sénat, à la République et rue du Louvre ou boulevard St-Michel, il n'y eut que des mitraillades et coups de feu isolés.

Les bruits les plus hétéroclites couraient : Paris ville ouverte ; Paris "libéré" (on en avait les oreilles rebattues de ce bobard, alors que les boches étaient encore sous nos fenêtres) ; les Américains à Versailles, etc. Une véritable dégelée de bobards ! On sortait le matin pour d'interminables queues aux boulangeries : les tickets-lettres ne valaient plus que 50g au lieu de 150 et les xxx n'étaient plus validés. C'est dire qu'on n'avait presque plus de pain à manger. Le gaz était complètement coupé. Nous faisons la cuisine avec le petit réchaud de camping à essence de l'oncle Georges (W).

Dans beaucoup d'immeubles, ceux qui avaient une cuisinière à charbon, et du charbon, la mettaient à la disposition des autres locataires moins heureux ; enfin, on s'est entraidé comme on a pu. Dehors, on ne trouvait plus un légume, si ce n'est parfois au coin d'un porche « à la sauvette » une botte de radis ou une salade, vendues en « catimini » à des prix exorbitants. On a vécu sur ses réserves. Je frémis en pensant ce qu'ont dû être ces jours pour ceux qui n'en avaient pas et je me félicitais alors pour toi de ce que tu avais pu partir à la campagne avec les enfants. Des grandes personnes peuvent manger deux jours de suite aux deux repas des haricots secs. Mais pas des enfants et j'ai plaint aussi ceux qui n'avaient que l'électricité pour faire leur cuisine, comme Suzanne, puisqu'elle aussi était coupée complètement. Il est vrai que tout Paris se servait alors de réchauds à papier !

Chacun passait le plus clair de son temps à son balcon ou à sa fenêtre à épier les mouvements intéressants dans la rue, rentrant le nez dès que les balles sifflaient de trop près. Ceux qui avaient le téléphone s'y suspendaient des heures durant pour avoir des nouvelles des autres quartiers. Oncle Émile (W) y passait ses journées ! Il y eut deux jours où il ne put atteindre l'hôpital, les F.F.I. n'ayant pas voulu le laisser passer.

Un soir, les Allemands vinrent faire les idiots sous nos fenêtres avec deux chars surmontés de canons de 77 et tirèrent sur l'immeuble du coin de la rue Demours où des F.F.I.

³ La mère de Simone Wallon est Thérèse Tommy-Martin, sœur de Jean TM .

se cachèrent et sur un arbre en travers de la place Pereire. Ça faisait un boucan de tous les diables, d'autant qu'ils accompagnaient leur tir de salves de mitrailleuses pour que les gens ne restent pas à leurs fenêtres. Titi (*Mlle Quétard*) et tante Claire (*épouse d'Emile W*) crurent leur dernière heure venue. Je dois dire que c'était assez impressionnant. Oncle Georges avait réussi à passer et à nous rejoindre entre deux reprises de tir (les chars étaient allés se placer à une centaine de mètres plus haut dans la rue de Courcelles... heureusement pour nous !) et puis au bout d'une heure, l'un des chars a sauté ; les maisons voisines ont pris feu. Les obus ont sauté les uns après les autres sous l'effet de la chaleur. Les pompiers sont arrivés et ont tout éteint et jusqu'à hier, on a pu contempler au milieu de la rue ce trophée de guerre en ruine !

Le jeudi soir 24 août, Denis (*fils d'Emile W*) vint se suspendre à notre sonnette vers 9h1/2 du soir : les premiers chars français passaient sous les fenêtres de tante Claire boulevard Henri IV ! Cette fois-ci, c'était vrai : Albert (*Demangeon*) venait de leur téléphoner ! Nous avons prévenu nos voisins ; toute la rue fut au courant en 5 minutes. On sortit les drapeaux (pour de bon cette fois ; car le dimanche précédent, il avait fallu les rentrer, des Allemands en voitures étant passés en tirant sur les maisons pavoisées un peu précocement). Il n'y avait pas d'électricité. Mais un phono tonitruant commença la Marseillaise. Toute la rue à ses fenêtres reprit en cœur et jusqu'à minuit ce ne fut que chant, cris « Vive la France » ! cortège dans le noir, bras dessus, bras dessous... Nous étions descendus chez les Émile. Les Albert Demangeon eux, étaient boulevard Henri IV depuis dimanche soir : ils ne tenaient pas en place et lorsqu'on avait annoncé la suspension d'armes le dimanche après-midi, ils étaient partis après le dîner, elle sur la barre de la bicyclette, lui... sur la selle ! Les imprudents n'étaient pas arrivés loin d'ailleurs, et le couvre-feu ayant sonné dès 9h, et les barricades des quais au boulevard St-Michel étant trop menaçantes, ils avaient dû coucher rue St-André des Arts dans un hôtel plus ou moins borgne ! Mais le lendemain, ils purent arriver sains et saufs à bon port.

Le vendredi matin, nous avons donc voulu aller à la Muette, les Émile et moi, accueillir les Français arrivant par la porte de St-Cloud. Le temps était merveilleux, presque sans coup de feu, c'était le rêve. Malheureusement, nous attendîmes en vain jusqu'à midi. À ce moment-là, la fusillade reprit très violente dans les rues et nous rentrâmes à tire... de pédales en courbant le dos à la traversée des avenues balayées par les mitrailleuses ou les coups de fusils isolés. Ça a bagarré un peu pour la forme toute la journée. Les colonnes françaises qui avaient été retardées par des Allemands au pont de Sèvres avaient quand même débouché en haut de l'avenue Mozart vers 13h : il paraît que ce fut fou. Jamais on n'avait vu, ni revu après coup un tel enthousiasme, une telle joie, qui dédommageaient des spectacles ignobles vus les jours précédents : femmes tondues qu'on traînait par les rues, etc.

Le soir à 4h1/2, les Allemands se rendaient. Un immense drapeau tricolore monta au fronton de l'Arc de Triomphe, flottant souplement, splendide au vent. Le lendemain samedi, de Gaulle monta à l'Arc de Triomphe pour y déposer une gerbe. Le matin, en passant devant, j'étais allée prier sur la tombe du Soldat inconnu pour Marcel. Toutes les avenues avoisinantes étaient remplies de chars et de voitures françaises, que des Français !! L'après-midi, il y eut foule. Tout le monde attendait un défilé qui n'eut pas lieu et cela se termina dans un désordre

indescriptible. Je rentrai un peu écoeurée. Peu après, à la Concorde et à Notre Dame, des Allemands et, là où il n'y en avait pas, des communistes juchés sur les toits se mirent à tirer sur la foule ou en l'air. La troupe, la police, les F.F.I. ripostèrent; ce fut un chahut du diable et une bousculade inouïe. Mais il n'y eut pas grand mal. Le lendemain dimanche (le 27 août), comme je partais à la messe, le crépitement des mitraillettes reprit dans les rues voisines. Mais c'était la fin.

Et depuis le lundi suivant, il n'y a plus eu de coups de feu ; et on se sentait tout aise et étonné à la fois, de ne plus entendre les balles et les détonations et de ne plus avoir à se garer à chaque instant. J'allais faire un tour à la Sorbonne : une colonne de la chapelle avait roulé en morceaux, genre tranches de saucisson, sous le passage d'un obus venant du Sénat. Le travail ne reprit qu'à la fin de la semaine, le métro ne marchant pas encore.

J'oubliais de te dire que le vendredi soir, dans la nuit, les Allemands vinrent nous arroser de bombes ; ça a été un très gros bombardement par avion et qui a fait un boucan terrible. Je crois que tout Paris s'est retrouvé dans ses caves cette nuit-là. Pourtant, Titi et moi, nous étions si fatiguées que nous n'avons pas eu le "courage" de descendre. **Le dimanche, en fin d'après-midi, je passai chez les Jean Rivière... où je trouvai Laurent T.M. ! Nous nous sommes embrassés comme du bon pain. Il avait quitté la Tunisie depuis le mois de janvier, mais on avait des nouvelles assez récentes. À ce moment-là, Abel était en Italie. Si la pauvre tante Charlotte avait pu savoir que son fils passait à Paris avec l'armée de Leclerc, elle ne se serait jamais consolée d'être alors dans ses Pyrénées du diable !** Depuis, j'ai pu envoyer un bout de lettre à Marie-Rose par un fonctionnaire qui regagnait l'Afrique du Nord.

Et puis la vie a repris peu à peu. L'armée française est repartie. Les Américains sont arrivés. Les métros se sont remis à marcher partiellement, il y a une douzaine de jours. Le travail a repris lui aussi régulièrement. Le gaz a été redonné une heure tous les soirs, l'électricité depuis seulement 4 ou 5 jours une heure le soir et la nuit de 22h1/2 à 7h du matin. Le ravitaillement est un peu meilleur. Il y a des légumes. Le pain est redevenu normal. Pas de queue aux boulangeries, et à nouveau 300g par personne et par jour ; 2 fois par semaine 100 ou 250g de viande dont une fois du "singe". Mais par contre guère plus de beurre.

Et maintenant, on suit avec angoisse les opérations militaires : les Allemands se raccrochent partout maintenant, dans l'est de la France, comme chez eux [...]

Suite du parcours de Laurent TM

Le 8 septembre 1944

Départ du Bois de Boulogne.

Du 8 au 12 septembre

Troyes, Champigneulles, Ville-sur-Ilлон.



Le Génie au passage de la Mortagne à proximité de Vallois



Le 13 septembre

Les blindés allemands se dirigent vers Ville-sur-Illon. Accrochage. Le soir mouvement de tiroir entre Damas et Ville-sur-Illon. Aucun ravitaillement dans la journée.

Du 19 septembre au 21 septembre

Vers la fin de la matinée, l'escouade du Caporal-chef Martin est envoyée au déminage de la sortie Est de Nomexy Chatel.

Fin septembre et tout le mois d'octobre

Actions de la 3^{ème} section⁴ sous le feu allemand autour du pont de Flin, de la forêt de Mondon : minages, déminages, travaux d'organisation de terrain.

Lettre de Laurent TM à sa mère Charlotte TM

Caporal-Chef Tommy-Martin 2772

S.I. 84256 - B.P.M 6 - U.S Army

Le 3 Octobre 1944

Ma chère Maman

[...] Je reprends ma lettre après plusieurs jours d'interruption forcée durant lesquels j'ai eu bien peur de ne pouvoir jamais achever cette lettre. Mais ne crois surtout pas que ma vie ne soit jamais pendue qu'à un fil ; les émotions que les Allemands nous ménagent ne sont pas trop fréquentes. Je suis ici dans une contrée où le climat est fort désagréable, froid, venteux, humide ; les villages sont malpropres, la population a le caractère maussade. Vite que nous redescendions vers des régions meilleures où le soleil et le vin nous réchaufferont le cœur.

Le temps m'oblige à finir ; surtout ne t'inquiète pas pour moi, Maman ; il est inutile de te faire plus de souci que je ne m'en fais moi-même.

1^{er} novembre 1944 jour de la Toussaint

La troisième section procède au déminage d'Azerailles. En fin d'après-midi explosion d'un Riegel mine.

Tués : Caporal-chef Martin et Piétri. Plusieurs blessés.

⁴ La 3^{ème} section était sous le commandement de l'aspirant Grandpierre et comprenait trois escouades. Le caporal-chef Martin dirigeait la seconde.

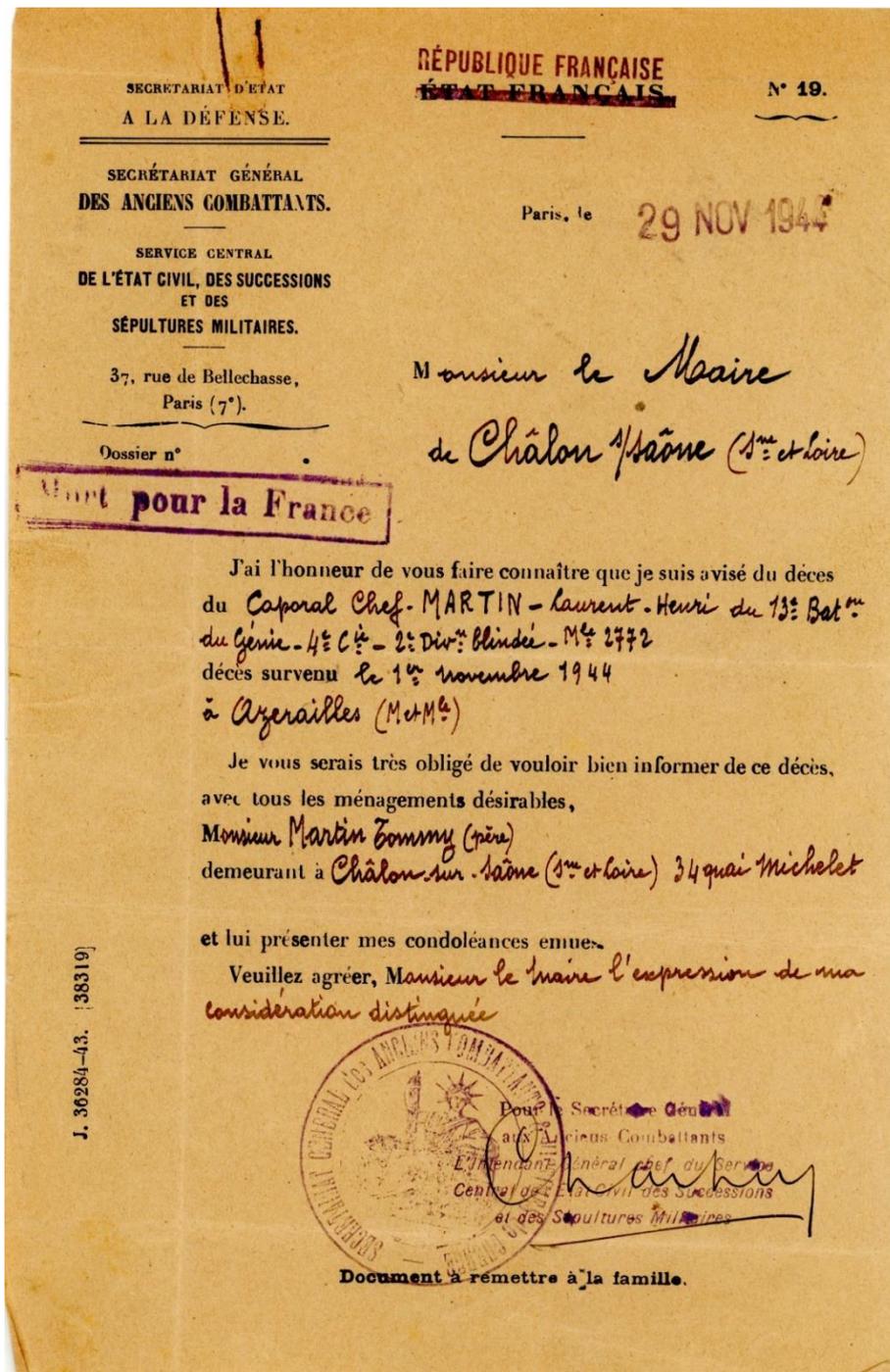


Le corps de Laurent fut inhumé avec un service religieux le 3 novembre au cimetière de Chenevières. Ses restes furent ensuite transférés au cimetière militaire de Montauville (30 km au nord de Nancy).

Tombe 194. Carré 1939/1945



Tombe de Laurent au cimetière de Chenevières. Une heureuse initiative de la population locale confia chaque tombe de combattant à un jeune de la commune qui en assurait l'entretien et la décoration. Pour Laurent, c'était la petite Gilberte Antoine.



Après l'enterrement d'Abel, mort le 4 novembre 44, Jean et Charlotte TM avaient quitté Chalon pour rejoindre Paris. Ils n'apprirent la mort de Laurent que le 1^{er} décembre.

« Cette atroce nouvelle, c'est Jean lui-même qui l'a reçue hier par téléphone, brutalement. Et elle remonte au 1^{er} novembre ! Laurent n'était déjà plus quand Abel nous a quittés. Ils se seront alors retrouvés ... » Charlotte TM

« Ma femme et moi, atterrés par ce nouveau coup, ne trouvions plus de larmes pour pleurer un deuxième fils dans le même mois. » Jean TM

Lettre de Robert ou Henri Lancrenon à sa tante Charlotte TM

Le 21 décembre [1944]

Ma chère tante

J'ai appris à peu près simultanément que Laurent était au bataillon du Génie de la Division, depuis plus d'un an, et qu'il avait été tué au cours des opérations de déminage de la bataille de Baccarat, les 31 octobre et 1^{er} novembre derniers.

En l'absence de son Capitaine, Capitaine Durcos en permission, le lieutenant Roux m'a donné les quelques détails suivants.

Laurent avait été chargé avec son groupe de déminer le passage à niveau Nord-Ouest d'Azerailles, vers Hablainville. Il avait enlevé le 31 octobre un assez grand nombre de Riegel mines, mines antichars d'un poids de 9 kg, dont 5 d'explosifs, et il procédait dans cette journée du 1^{er} novembre à leur désamorçage.

Il était entouré de quelques jeunes de son groupe, auxquels il décomposait cette opération. Y a-t-il eu une maladresse de l'un d'entre eux ? lui-même a-t-il forcé un peu l'allumeur, très sensible ? La mine a éclaté, tuant avec lui deux camarades, en blessant cinq. L'explosion a coïncidé par ailleurs avec le passage de plusieurs Messerschmitt qui mitraillaient la position.

La cause de l'explosion est, vous le voyez, un peu obscure. Les blessés n'ont pas pu donner plus de détails. Laurent n'a pas souffert, et c'est une consolation, s'il peut y en avoir. Son corps, très déchiqueté, a été relevé et inhumé avec un service religieux, le 3 novembre au cimetière de Chenevières. Une plaque de marbre a été posée sur sa tombe, il y a huit jours.

L'opération, très brillante, que la Division a menée sur Baccarat, en moins de 24 heures, a coûté à son débouché, dans des terrains fortement minés, la vie de plusieurs officiers et d'un certain nombre de sapeurs. Ils ont été à la base du succès obtenu, qui devait permettre, trois semaines plus tard, la libération de Strasbourg.

Maman m'apprend la mort d'Abel, dont beaucoup de camarades, ici à la Division, qui l'avaient connu au Tchad, me disaient l'amitié et l'estime dans laquelle tous le tenaient.

Dans cette double et si douloureuse épreuve, veuillez accepter, ma chère tante, l'expression de ma très profonde sympathie.

Lancrenon

Plaque d'identité militaire de Laurent



Extrait de la lettre de l'Aspirant Grandpierre, chef de section de Laurent TM

Le 8 janvier 1945

« Depuis l'Afrique du Nord il avait toujours servi avec moi et j'avais pu apprécier sa grande valeur. Il fut toujours un exemple de courage, de bonne volonté et de bon moral pour ses hommes.

Dans la journée du 1^{er} novembre il avait une mission de déminage à accomplir. Malgré l'extrême difficulté du travail et le feu violent de l'ennemi, votre frère remplit sa mission dont dépendait le succès des opérations. Sans ses connaissances techniques et sa grande bravoure, il lui aurait été impossible de la mener à bonne fin.

Votre frère savait ce qu'on attendait de lui et il sut entraîner ses hommes en leur montrant l'exemple de son courage.

Sa mission était presque terminée quand l'explosion d'une mine tua votre pauvre frère. Il fut tué sur le coup, il n'a même pas eu le temps de s'apercevoir que la mort s'abattait sur lui.

Son image me restera toujours gravée dans l'esprit et je le cite souvent comme exemple à ses jeunes camarades.

Il repose maintenant dans le petit cimetière de Chenevières en Lorraine (M et M). Une émouvante messe fut dite à son intention et les honneurs militaires lui furent rendus. La veille, il avait communié.

.....Laurent avait su se faire aimer de tous. C'était un bon camarade. J'ai pleuré sa mort comme pour celle d'un bon ami et d'un excellent collaborateur.....C'est grâce à des hommes tels que Laurent que nous aurons la victoire. »



Lettre de D. Grandpierre à Francis TM sur la mort de son frère Laurent

Arradon

16 Mai 1986

[...] J'ai bien connu votre frère, puisque j'ai eu l'honneur de commander la 3^{ème} section de la 4^{ème} compagnie depuis sa création à Temara⁵.

Notre section était composée de trois escouades de combat ; la 1^{ère} commandée par le Sergent Moulin (tué devant Herrlisheim en Alsace), la 2nde par le Caporal-chef Martin, la 3^{ème} par le Sergent X (dont le nom m'échappe), blessé lors de la construction du pont de Flin.

La section était un élément de réserve, non affectée à un groupement tactique ; c'est-à-dire que nous étions chargés des « sales boulots ». Martin avait suivi une instruction très poussée sur le déminage.

Début octobre, on nous signale que des patrouilles allemandes s'enfonçaient la nuit dans la forêt de Mondon pour poser des mines sur les axes. La section a été chargée d'aller déminer et de la surveiller jour et nuit. Je suis parti avec Martin, nous avons découvert des mines d'un type que nous ne connaissions pas. C'étaient des Riegel Mine. Après nous être procuré les plans, nous les avons désamorçées sans problème.

Compte-tenu de la proximité de l'ennemi, il n'était pas question de les faire sauter afin de ne pas dévoiler notre présence. Nous avons cependant été vite repérés, ce qui nous a valu de faire connaissance avec les « orgues de Staline » que Martin avait surnommées « le train des permissionnaires ». Je me vois encore très bien couché dans le fossé à côté de Martin, nous demandant ce qui nous tombait dessus. Je me souviens particulièrement de ces moments, car ma jeep a reçu un coup au but, mon chauffeur Samama a été tué, je m'en suis sorti indemne.

Martin s'est montré particulièrement habile à décortiquer une Riegel Mine, afin de mieux la connaître.

Le 1^{er} novembre ce fut l'attaque de Baccarat. La 3^{ème} section a reçu plusieurs missions. J'ai envoyé la 1^{ère} escouade vérifier si la cristallerie n'était pas minée comme on nous l'avait signalé. La 2^{ème} de Martin a été chargée de dégager l'axe Azerailles-Hablainville où on avait découvert des Riegel mine. Martin était le plus apte à accomplir cette mission. La 3^{ème} devait désamorcer le pont de Baccarat.

Avec Martin nous avons découvert les premières mines devant le passage à niveau ; alors qu'il se mettait au travail avec son escouade, j'ai poussé un peu plus loin pour vérifier l'axe Azerailles-Hablainville-Gélacourt.

Vers les premières maison d'Hablainville, la jeep a été attaquée par un Messerschmitt, nous avons eu le temps de nous mettre à l'abri derrière une grange ; l'avion est revenu très rapidement en rase-motte au-dessus d'Azerailles.

⁵ Camp de Skhirat-Temara près de Rabat. Maroc.

En revenant sur la route de Baccarat, via Gélacourt, j'ai appris l'accident. Le temps de récupérer le sergent Moulin, nous nous sommes rendus au passage à niveau, déjà une ambulance évacuait les blessés.

Avec Moulin, nous avons recueilli les restes de nos deux camarades que nous avons transportés au PC de la compagnie. Que s'est-il donc passé ?

La Riegel mine est un engin très vicieux. Mais Martin était très compétent. Je ne crois donc pas à une fausse manœuvre.

L'avion est bien passé à proximité, j'ai bien entendu une rafale mais pas d'explosion (5 kg d'explosif font du bruit). Si la mine avait explosé dans son trou, certes les deux démineurs, Martin et Pietri, auraient été tués, mais il y aurait eu peu de blessés alentour. Je suppose donc que la mine désamorcée a explosé au sortir de son emplacement, elle devait donc être piégée par l'alvéole se trouvant en-dessous. [...]

Permission

demandée par Jean TM pour son fils Laurent dont il ignorait la mort,
et qui profita à son neveu Guy TM

Chronique de la Villa de Sion

Dimanche 3 février 1946

[...] Nous avons enterré Abel à la Loyère, près de Chalon, dans la tombe de famille des Jeannin-Naltet. Revenus à Paris, ma femme et moi, nous avons obtenu une permission pour que Laurent pût venir nous embrasser avant notre départ pour la Tunisie. C'est alors que nous apprîmes que Laurent avait été tué le 1^{er} novembre, à la fin d'une opération de déminage et de désamorçage de mines près de Baccarat.

La permission demandée pour Laurent Tommy Martin profita à son cousin Guy Tommy Martin⁶, le fils d'un de mes frères, qui servait à la même Division Leclerc et qui devait être tué à son tour quelques semaines plus tard en Alsace, simple soldat et titulaire de la Croix de guerre avec palme, deux mois après son engagement. [...]

⁶ Guy est le fils de Philippe TM, frère de Jean. Né le 19 juillet 1923, mort à Grussenheim le 21 janvier 1945.

02/ M.C.

TELEGRAMME CHIFFRE A L'ARRIVEE

GOUVERNEUR MILITAIRE DE PARIS A 2^e DIVISION BLINDEE

No: 338/ GMP/CAP.

Pour le General LERCLERC-

VOUS SERAIS-T'IL POSSIBLE D'ACCORDER UNE PERMISSION AU
CAPORAL TOUTOMMY-MARTIN POUR QU'IL PUISSE VOIR SON PERE
DEPORTE, DE RETOUR D'ALLEMAGNE, ET DEVANT RETOURNER EN
TUNISIE.

3/RMT

Quelle note ?
accorder une permission
de 8 jours si le vent
d'Allemagne dure
3 jours seulement

DESTINATAIRE:

1^{er} Bureau

Signe : KOENIG.

Q.G. Le 6 Decembre 1944.
Copie certifiée conforme
Le Bureau du Chiffre:



[Handwritten signature]

2eme DIVISION BLINDEE

E.M. 1er Bureau

No 4922/1

3/RMT

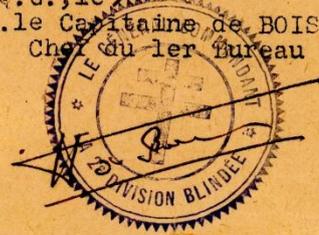
OBJET

To du General Gouverneur Militaire
de Paris demandant une
permission pour le Caporal
TOUTOMMY-MARTIN

TRANSMIS A : M. le Lt. Col. Commandant
le 3/RMT

Il sera accordé à l'intéressé
une permission de 8 jours si le vent
d'Allemagne, dure 3 jours seulement.
(décision du Général).

Q.G., le 7 Decembre 1944
P.O. le Capitaine de BOISSOUY
Chef du 1er Bureau



Permission obtenue pour Laurent. Grâce au nom Tommy-Martin, elle échet à son cousin Guy TM.

Lettre du brigadier Eugène Garrigou-Grandchamp

SI 84.276 BP M 6

Le 11 janvier 1945

Madame

J'apprends à l'instant la terrible nouvelle : ma sœur m'écrivant de Tunis, m'apprenant que Laurent était tombé au champ d'honneur. Mon pauvre petit chef de Patrouille, mon camarade de route ! Croyez que malgré l'endurcissement d'une vie militaire j'ai pleuré, et puis j'ai prié.

J'ai prié de tout mon cœur pour vous et toute votre famille. Si l'on ne se sentait pas une confiance formidable dans la justice et la Bonté divine, on serait tenté quelquefois de se révolter. Dieu a repris Laurent dans son ciel, sans doute était-il le plus digne d'entre nous.

Je revis en pensée ces longues années scouts que nous avons passées ensemble, au sein de cette chère Troisième Tunis, famille unie où chacun s'aimait comme des frères.

Croyez Madame que toutes mes prières de ces jours seront pour mon cher petit Laurent et pour vous. Transmettez à Monsieur Tommy-Martin l'assurance de mon profond respect et l'assurance de mes prières.

Avec l'assurance de mon profond respect, je vous demande de croire Madame à mon entier dévouement.

E.Garrigou-Grandchamp⁷

Lettre de l'aumônier militaire de Laurent, le père Fougerousse

S.P. 84241 B.P 6

Le 21 mars 1945

Monsieur

Je me fais un devoir d'écrire quelques mots au père de celui qui fut pendant longtemps mon principal, et seul, enfant de chœur, ce dont il ne se cachait pas d'ailleurs comme vous me l'écriviez dans votre lettre du 16 février. Je le connaissais depuis fort longtemps.

Et c'est d'ailleurs ainsi que j'ai fait sa connaissance, en Algérie, avant l'embarquement pour l'Angleterre : comme je commençais une messe sous un olivier sans servant, il s'est avancé en me disant :

« Voulez-vous que je vous serve la messe, mon Père ? »

⁷ Eugène Garrigou-Grandchamp (1923-1978). Engagé volontaire au 1^{er} régiment de marche de spahis marocains le 15 mai 1943. A terminé sa carrière militaire comme Lieutenant-colonel.

Après la messe, j'ai été heureux d'apprendre que j'avais en lui un ancien scout, très fidèle aux principes moraux et religieux reçus à ce mouvement. Il est toujours resté depuis ce jour-là un grand ami.

J'ai été très longtemps avec lui, toute la Normandie, Paris et Lorraine. Il m'a servi la messe dans les vergers de Normandie et dans le Bois de Boulogne. Il était extrêmement estimé de ses chefs : il tranchait sur tout le monde, et surtout les Africains !, par son calme, sa discrétion ; il obtenait de ses hommes ce qu'il voulait sans élever la voix. Il avait la maturité de jugement d'un homme de trente ans, ne se plaignait jamais et faisait son devoir à la perfection sans la moindre vantardise. C'était vraiment un chef.

La dernière fois que je l'ai vu, c'était à l'église de Nomexy (Vosges) le dimanche avant sa mort : il venait se confesser et a communié. Depuis je ne me souviens plus de l'avoir vu jusqu'au soir où, arrivant à sa compagnie, on m'a appris la terrible nouvelle. Vous pensez si ça m'est allé droit au cœur, plus que pour n'importe quel autre. J'ai eu la funèbre consolation de le confier à cette terre lorraine qui lui a demandé son sang ; j'ai dit, devant son cercueil, cette messe qu'il ne me servirait plus ... C'était à l'église et cimetière de Chenevières (Meurthe et Moselle).

Son souvenir est resté vivant parmi nous ; on parle souvent de lui et personnellement sa disparition est de celles qui m'ont fait le plus de mal au cœur. C'est vous dire combien je prends part à votre douleur. Je ne cesserai de penser à lui en parlant des qualités du chef à ceux qui ont pris sa place.

I. Fougrousse. Aumônier

Son camarade Guy Moulin a hélas subi le même sort que votre fils, mais en Alsace. Rozzat par contre est un des rares survivants de la première heure.



Billet retrouvé sur Laurent

Citation

2^{me} DIVISION BLINDEE
13^{me} BATAILLON DU GENIE
4^{me} COMPAGNIE.

EXTRAIT DE L'ORDRE GENERAL No 11

LE MINISTRE DE LA GUERRE ,eite:

A L'ORDRE DU CORPS D'ARMEE A TITRE POSTHUME.

MARTIN Laurent. Caporal Chef.

"Jeune grade d'une tres haute valeur morale et technique. Chef d'escouade parfaitement calme et courageux, a participe a la campagne de FRANCE, depuis le debut, executa sous le feu de tres nombreux deminages. Fut tue le 1er novembre 1944 a AZERAILLES par une Riegelmine qu'il relevait."

LA PRESENTE CITATION COMPORTE L'ATTRIBUTION
DE LA CROIX DE GUERRE AVEC ETOILE DE VERMEIL.

Q.G le 13 janvier 1945
Le General de Division LECLERC
Commandant la 2^{me} Division Blindée

EXTRAIT CERTIFIE CONFORME.

S.I 84 256n le 8/2/45

Le Capitaine DURCOS  13/4.